

PHILIPPE ILIOU

## DISCORDANCES ENTRE STRUCTURES SOCIO-ÉCONOMIQUES ET COMPORTEMENTS SOCIO-IDÉOLOGIQUES

L'exemple, les interrogations et les incertitudes qui ont conduit à la formulation de ce titre quelque peu inélegant, ont leur origine dans les problèmes que posent à l'historien les changements et les transformations opérés (ou supposés de l'être), durant ce XVIII<sup>e</sup> siècle néohellénique qui précéda la création de l'Etat grec libre; et la manière dont ces changements ont été vécus et rationalisés par les contemporains et, avec plus d'intensité peut-être, par les générations postérieures: les citoyens et les historiens.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle néohellénique, en gros les années 1715 à 1820, est un drôle de siècle: en schématisant quelque peu, et avec une certaine dose d'exagération dans les deux sens, nous pourrions dire qu'il ne se passe rien et, qu'en même temps, il se passe des choses importantes et significatives.

Il ne se passe rien: des recherches et des études relativement récentes, portant sur les phénomènes économiques de cette période, ont conduit à la constatation — nous l'entendons tous ces jours-ci pendant les travaux de notre colloque — que le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme d'ailleurs l'ensemble des siècles de l'occupation ottomane, ne connaît aucun changement notable dans le mode de production. Ceci est valable non seulement pour l'économie rurale, où la situation était stable et les continuités apparaissent beaucoup plus résistantes, mais aussi pour les activités résultantes du commerce et de l'artisanat, sur le développement desquelles reposait le schéma — très largement utilisé et qui continue à l'être avec insistance par notre historiographie — de la transformation capitaliste de l'économie et de la société grecques dès la fin déjà du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, pour ces secteurs aussi, l'artisanat et le com-

merce, les recherches nouvelles auxquelles je ne suis référé, et dont nous avons suivi une partie des conclusions dans ce colloque, ont conduit à la révision des certitudes antérieures; elles montrent que leur développement a été réalisé, et leur dynamique en grande partie neutralisée, en raison de leur intégration dans la formation économique traditionnelle, dont ils constituent des éléments complémentaires et non des facteurs de transformation ou de dépassement.

Nous nous trouvons ainsi en présence d'une formation socio-économique précapitaliste traditionnelle stable, qui impose son schéma unificateur et unitaire au XVIII<sup>e</sup> siècle néohellénique et qui, avec les adaptations imposées par la création de l'Etat grec libre, survit jusqu'à une période très avancée du dix-neuvième siècle et, même, selon certaines hypothèses de recherche, jusqu'aux débuts du vingtième. Naturellement il ne s'agit pas d'une formation monolithique dont les composantes resteraient invariables au cours des siècles et, en tout cas, durant le siècle qui nous intéresse. Au contraire, les mobilités constatées sont nombreuses et se manifestent à tous les niveaux de la formation sociale, donnant ainsi l'impression d'un monde qui change. De même, et tout au long de ce siècle, la tendance vers une nouvelle répartition des rôles sociaux est manifeste, engendrant une très forte mobilité sociale qui débouche sur la revendication, par des groupes différenciés, des centres secondaires de pouvoir dont le souverain ottoman accorde l'usage à ses rayas. Il s'agit d'une contestation qui provient de nouveaux groupes sociaux: notamment les marchands et surtout dans les villes.

A partir du moment où il existe des mobilités et des antagonismes, il existerait aussi, certainement, des valeurs différenciées, des tendances et des modèles culturels et sociaux différenciés; et, puisqu'il s'agit d'une société stratifiée, il y aurait aussi des idéologies opposantes et des antagonismes sociaux prononcés. Mais tout ceci se jouera à l'intérieur du même système qui, par l'intermédiaire des lieux communs unifiants, et unitairement admis, fonctionne dans le sens de l'intégration et de l'assimilation. Je ne pense pas que cet état des choses, malgré toutes les contradictions qu'il comporte, puisse nous amener à rechercher des discordances. Il s'agit des multiplicités normales et très souvent fortement antagonistes que présentent toutes les sociétés, les sociétés traditionnelles y comprises. En ce sens il existe une corrélation dialectique entre les manifestations, les positions, les comportements, les revendications formulées et le groupe social correspondant.

Au contraire, je pense que nous pouvons commencer à dépister des discordances réelles à partir du moment où, au sein de la formation précapitaliste traditionnelle, commencent à surgir des comportements citadins-bourgeois, des modes de pensée bourgeois et finalement une idéologie bourgeoise avancée, les lumières, plus une revendication radicale qui prend forme vers la fin de la période de la domination ottomane, dans les dix ou vingt années qui précèdent la révolution de 1821 : il s'agit de la revendication pour la constitution d'un état bourgeois moderne, qui s'exprimera ensuite, avec grande intensité, durant les premières années de la Révolution.

Les discordances et les impasses auxquelles ils menèrent devraient résulter en premier lieu du fait que cet ensemble de figurations et d'idéologismes bourgeois, que nous pouvons déceler et qui commencent à se produire ou à se faire importer et à se répandre dans les régions grecques, apparaissent à un moment où, nous l'avons déjà dit, la formation socio-économique ne présente aucun signe de modification significative qui rendrait possibles les réceptivités correspondantes. De plus, les facteurs sociaux qui soutiennent ces manifestations nouvelles que nous pouvons constater et que nous supposons connues — ce qui nous permet de ne pas faire ici leur énumération — apparaissent être, durant cette période, en premier lieu les marchands, ceux surtout qui s'adonnent au commerce à longue distance, catégorie sociale qui, si les constatations et les hypothèses de recherche auxquelles nous nous sommes référés sont correctes, participe pleinement aux mécanismes des immobilismes précapitalistes sans apporter une dynamique de dépassement.

Nous constatons donc l'existence et la pérennité d'une structure socio-économique qui demeure stable et presque invariable, malgré les mobilités internes dont il a été question, et qui, malgré tout cela, est en mesure de produire et de consommer des idées nouvelles et d'adopter de nouveaux comportements. Nous en avons assez d'entendre parler d'idées nouvelles imposées de l'extérieur à la Grèce du XVIII<sup>e</sup> siècle par force ou par tricherie : on pourrait se demander, une fois encore, comment ces idées auraient pu trouver un chemin pour s'introduire dans les régions grecques si la demande, et les mécanismes d'accueil correspondants, n'auraient pas existé. Je ne me souviens pas des termes exactes d'une formule heureuse employées dans notre séance d'avant hier, par José Gentil da Silva, mais l'argument est utile à notre

propos : il s'agissait de l'or qui ne serait pas de l'or s'il n'existait pas un marché de l'or pour le recevoir. C'est sous cet angle, justement, qu'il faut envisager les nouveaux systèmes conceptuels et les idéologies nouvelles qui commencent à pénétrer en Grèce à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou un peu plus tôt, et qui, constitués en ensembles cohérents, contribuèrent à la construction d'une idéologie bourgeoise originale et relativement autonome. Comment cette situation pourrait-elle se produire et comment ces courants nouveaux et novateurs auraient-ils trouvé un écho dans les régions grecques s'il ne s'y était pas trouvé ceux qui les reclamaient et ceux qui étaient en mesure à les introduire ?

Nous avons donc des mécanismes qui, normalement et d'après ce que nous connaissons, n'auraient pas pu engendrer et alimenter de systèmes idéologiques de cet ordre ; et une société, qui, en principe, ne disposait pas des marges nécessaires qui permettraient le développement, en son sein, de comportements de ce genre : et pourtant, tout ceci a existé. Nous pouvons aisément constater l'apparition de nouveaux champs culturels ; la mise en place d'un vocabulaire nouveau, qui va de pair avec une évolution du contenu du vocabulaire traditionnel ; le recours à des concepts et des conceptions nouvelles, introduites ou réinventées et qui, au niveau le plus évolué, se structurent autour de la notion de la communauté de citoyens égaux devant la loi d'une part, et d'autre part autour des conceptions subversives portant sur le thème du bonheur et de la félicité de l'homme : la vie cesse d'être considérée comme un passage provisoire de la terre au ciel pour devenir une valeur autonome qui acquiert une place primordiale dans les consciences. C'est là un bouleversement profond des fondements de l'idéologie traditionnelle et des modes de pensée traditionnels. Nous constatons aussi l'apparition de nouvelles attitudes, qui sont aussi bien physiques que sociales, de nouveaux goûts, de nouveaux vêtements, et, surtout, d'une nouvelle idéologie et de nouvelles exigences de vie qui portent vers la revendication des libérations totales face à la fois aux autorités ottomanes et aux oppressions internes.

Des éléments disparats de toutes ces nouveautés, dont on pourrait multiplier les exemples, apparaissent déjà à une époque antérieure ; mais ils étaient dispersés, diffus, rares et ne représentaient pas encore un ensemble constitué. Alors que maintenant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, se forme une idéologie bourgeoise structurée et cohérente, qui parvient finalement, dans les quinze ou vingt années qui précèdent la Révolution de

1821, non seulement, ce qui est logique et raisonnable, à donner forme et à rationaliser les tendances vers la libération nationale qui constituerait un désir et une visée commune de l'ensemble des groupes sociaux qui composent l'hellénisme de cette époque; mais, surtout, à combiner la demande de libération nationale à une revendication plus complexe et plus poussée: celle d'une cité démocratique égalitaire, reposant sur le respect des lois. Ceci montre d'ailleurs, dans une certaine mesure et par les modèles proposés, le point de départ et les contours de cette idéologie bourgeoise qui atteint ses limites extrêmes avec Coray: le savant patriote de Paris a en effet tenté de renverser les priorités antérieurement admises, pour poser en termes nouveaux le problème crucial des libérations: dans sa théorie la libération nationale doit être retardée tant que les transformations sociales qui lui donneraient son plein sens ne seraient pas réalisées.

Cette attitude nouvelle et à première vue surprenante, repose sur l'hypothèse, présentée comme certitude, que, grâce à l'évolution récente de la situation en Europe et dans l'Empire ottoman, les Grecs sont en mesure de s'affranchir facilement du joug ottoman; pourtant ils n'ont pas intérêt à le faire s'ils n'arrivent pas, auparavant, à créer les conditions préalables et nécessaires: l'abolition des privilèges sociaux internes et la marginalisation des groupes sociaux dirigeants traditionnels. Dans le cas contraire, ils auraient réussi une révolution manquée, qui ne correspondrait pas à son caractère social recherché et souhaité, puisque, une fois l'opresseur turc vaincu son homologue chrétien, grec, aurait pris sa place.

Ces manifestations ne peuvent en aucun cas avoir les dimensions qui leur ont été attribués par notre historiographie. Si c'était le cas, cela signifierait que certains mécanismes auraient commencé à être transformés: cela signifierait que la société grecque était en train de traverser une étape transitoire menant d'un certain type de société que nous appelons conventionnellement précapitaliste —et qu'il faudrait arriver un jour à la nommer d'une manière plus précise— vers certains modes capitalistes de production et d'organisation sociale. Nous croyons connaître que ce n'est pas le cas et cela devrait suffire à nous faire déjà soupçonner que ces nouvelles idéologies, ces nouveaux comportements sociaux auxquels nous nous sommes référés n'ont pas l'ampleur qui leur a été attribuée; et, sur ce point, nous n'aurions même pas besoin des recherches et des conclusions nouvelles, celles, en particulier, des

historiens de l'économie qui ont modifié profondément les perspectives quant à la nature des mécanismes économiques des siècles que nous étudions.

Il aurait suffi pour commencer à se poser des questions, de rapprocher deux éléments aisément constatables: d'une part les lamentations éternelles et les tourments de l'historiographie et de la société néohelléniques au sujet des réformes qui ne se sont pas faites, des révolutions qui n'ont pas abouti et des révolutions qui ont échoué, des transformations qui pourraient se réaliser et qui ont toujours été annulées ou retournées grâce à des interventions étrangères capables à tout faire et à tout nous faire expliquer etc.; et d'autre part par l'image parallèle, bien que contradictoire, d'un XVIII<sup>e</sup> siècle galopant où tout progresse, tout se renforce pour amener finalement la nation, toutes ses forces tendues, à l'heure de l'indépendance et de la modernité. Il y a quelque part un vide: ces deux aspects ne peuvent pas exister en même temps. Georges Dertilis a pu écrire que, si l'on suit l'historiographie néohellénique d'un certain type, qui n'est pas vieille, elle continue à être notre contemporaine, on arrive forcément à la conclusion qu'en Grèce, les transformations capitalistes ont précédé dans le temps la période précapitaliste qui ne fait que suivre. A lui seul ce vide suffisait pour nous faire voir qu'il se passait autre chose et que, peut-être, les réalités n'avaient pas les dimensions qui nous étaient présentées.

Les nouvelles estimations quantitatives qui commencent à voir le jour, les nouvelles observations portant sur les répartitions géographiques, les densités du public de lecteurs, la portée des nouveaux contenus lexicaux et du vocabulaire employé, les réceptivités de la société néohellénique et les barrières constatables qui limitaient la propagation des mouvements de renouveau, nous permettent désormais d'avoir une vision plus claire sur le fait que tous ces éléments, considérés comme représentatifs de formes et de formulations inhérents d'un ordre bourgeois et capitaliste, ne sont en réalité que les produits d'une société précapitaliste qui n'a pas la capacité de se transformer. Aussi importants qu'ils apparaissent, ils n'ont en fait qu'un caractère marginal: ils n'arrivent pas à devenir un élément décisif dans le rapport des forces qui régit la société néohellénique et leur ampleur est beaucoup plus limitée que l'on ne pensait.

Il existe cependant quelques traits qu'il est utile de souligner en raison du caractère contradictoire qu'ils présentent. Ainsi, malgré la

faiblesse des forces et le caractère à première vue marginal des mouvements idéologiques novateurs, ceux-ci sont en mesure de se présenter comme jouant un rôle dirigeant et apparemment hégémonique. C'est qu'ils reposent sur un mouvement, qui commence à avoir des assises relativement confortables. En effet, il se forme à cette période des groupes d'intellectuels indépendants qui sont par excellence des hommes qui, à cette époque plus qu'à toute autre, exercent leur discours et leur critique efficace pour contester, et si possible démolir, les assises de l'éducation et l'idéologie traditionnelles. Profitant des conjonctures, mais aussi de la façon dont sont organisés les mécanismes de la domination ottomane, ce langage subversif, suspect, et considéré comme tel par les représentants chrétiens de l'idéologie officielle, qui, pour cette raison précisément, le combattent avec vigueur, peut avoir des soutiens particulièrement puissants: au sein même de l'église, dans la mesure surtout où des tendances antérieures se précisent et se renforcent au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et s'expriment par un renouvellement du corps du clergé, dû à l'introduction, au sein de l'hierarchie ecclésiastique, de gens issus de familles phanariotes et marchandes; ces derniers apportent au sein de l'église les inquiétudes et les ouvertures de couches sociales moins rigides et moins épris d'orthodoxie formelle et qui sont plus portés vers une certaine tolérance qui facilite les entreprises des novateurs. Mais ce sont les marchands, ceux surtout qui s'adonnent au commerce à longue distance, qui, faisant preuve de disponibilités nouvelles et porteurs d'attitudes qui rompent avec les comportements traditionnels, constituent, à travers maintes contradictions, le support des orientations nouvelles.

Dans ces conditions et malgré la faiblesse des forces qui viennent exprimer les nouveaux courants et les orientations novatrices, l'idéologie bourgeoise et ses composantes paraissent jouer un rôle prééminent. Et c'est cela précisément qui donne aux idées proposées la possibilité d'avoir une diffusion assez large dans l'ensemble de l'aire constituée par l'Orient orthodoxe sous domination ottomane et par les communautés de la diaspora; dans ces dernières nous pouvons constater que l'ensemble des couches sociales est disponible pour accepter, s'emprégner ou simplement entendre, ne serait-ce que pour les rejeter par la suite, les nouveaux messages. Avec, pourtant, une grande absente: la population rurale qui semble être imperméable aux défis de ce genre. Nous pourrions, si le temps nous le permettait, évoquer, sur ce point, les

types sociaux qui jouèrent le rôle capital d'intermédiaire: les intellectuels bien sûr qui présentent une grande mobilité dans l'espace; les commerçants ambulants; les figures originales de militaires qui, depuis les dernières guerres russo-turques jusqu'aux guerres napoléoniennes et, plus tard encore, à l'époque de la société secrète "des Amis" jusqu'à la Révolution, errent dans tout l'Orient et dans les communautés grecques de la diaspora, en transportant leur équipement et leurs idées, très souvent subversives. Nous constaterions alors que grâce à ces types sociaux, aux contours parfois imprécis, qui par bien des côtés rappellent les mobilités multiples des demi-soldes de la Restauration, les idées nouvelles atteignent des couches plus larges que celles que pourrait toucher directement le mouvement constitué des lumières; mais aussi que ces mêmes idées, dans la mesure où elles sont acceptées et intégrées, se trouvent modifiées et, dans la plupart des cas, acquièrent une signification totalement différente, pour constituer désormais une force motrice dans des tensions sociales d'une autre nature, où les mots et les choses acquièrent des significations nouvelles et très souvent inversées.

L'exemple des conflits dans la ville de Smyrne avant la Révolution, où les corporations, les esnafs, dans leur opposition aux marchands, emploient contre les représentants des lumières, l'ensemble du vocabulaire et des arguments du mouvement des lumières en renversant ses finalités en est l'un des exemples. On pourrait signaler, dans le même sens toujours, les amalgames originaux et ambivalents issus du croisement de l'idéologie traditionnelle des Souliotes montagnards avec les orientations démocratiques de Christophoros Perraivos, compagnon de Rigas; ou encore, de façon beaucoup plus éloquente, l'usage qui a été fait du vocabulaire démocratique par la partie importante de l'opposition contre Kapodistrias que représentait un groupe traditionnel de possédants, les propriétaires fonciers; et l'on peut toujours évoquer le général Makriyannis, toujours à la mode, qui a la capacité extraordinaire, et bien simple, de transformer les réalités pour servir son discours et qui, pour ne pas employer qu'un seul exemple, arrive à faire de la constitution démocratique et des libertés civiques des armes visant à mettre en avant les revendications de la révolution primitive.

Pourtant, finalement tout cela a, d'une manière ou d'une autre, une limite: limite imposée par l'inélasticité de la formation précapitaliste réelle, qui ne peut pas être ni renversée ni dépassée seulement par

les armes du discours et de l'idéologie. Fonctionneront alors les rejets qui conduiront à la marginalisation et, à un autre niveau, les mécanismes efficaces de récupération et d'intégration par le système, dans le système. Alors sera arrivée pour la Grèce aussi, l'heure des rejets définitifs et des amalgames récupérants, qui coïncideront avec la période de la constitution de l'Etat libre et de la formation de l'idéologie dominante.

De ce schéma, il y aura, naturellement, quelques fuites et certains s'échapperont, s'autodétruisant ou gardant espoir. C'est le cas de petits groupes et d'individus qui auront vécu à son extrême limite la discordance entre le rêve et la réalité et qui deviendront les porteurs d'une quête de libérations générales. Quelques-uns pourront survivre en affrontant les conditions concrètes du problème et ses dimensions réelles, s'appuyant sur une prise de conscience historique, et sur la promesse d'une société possible mais différente.

Pour d'autres, la mythification de la discordance et l'inversion du vécu mèneront au renversement des données qui conduisirent aux impasses. Par recours aux mécanismes compensatoires de substitution, l'insatisfaction au sujet des conditions contemporaines sera attribuée à la désarticulation et à la destruction d'un monde qui a péri à la suite de certaines transformations dont nous savons pourtant qu'elles ne s'étaient jamais produites. Les mouvements néo-orthodoxes du XIXe siècle et les idéologies populistes correspondantes qui survivent ou revivent avec tant d'ardeur et d'intensité de nos jours, soutiendront leurs mythes et leurs espoirs de retour au paradis perdu et de reconquête d'une identité culturelle qu'on estime perdue, et parviendront à regarder l'avenir avec les yeux tournés vers un passé qui n'a jamais existé, tout au moins sous la forme qu'ils le représentent.

Pour une fois encore, les discordances qui marquèrent les limites et les impasses de la société néohellénique dans le passé, continueront à engager, avec le poids d'une mémoire historique modifiée et de la fausse conscience, des choix qui ne concernent pas seulement la compréhension du passé, mais qui se rapportent aussi aux problèmes du présent et de l'avenir.